

TOPONYMIE DE LA DIVERSITE RELIGIEUSE A BEYROUTH

Jacques KEILO

*Ingénieur-Cartographe. Docteur en Géographie et
Aménagement du Territoire.
Université Paris-IV Sorbonne*

Que peut révéler la lecture de la carte ou du plan d'une ville ? La question peut paraître banale, voire sans objet autre que celui de pouvoir connaître les lieux, les rues et les places en vue de s'orienter et de maîtriser, ou de s'approprier, l'espace urbain. L'ingénieur-cartographe Jacques Keilo se livre, à travers son article, à une lecture minutieuse des cartes de la ville de Beyrouth à la recherche de signifiants toponymiques renvoyant à l'histoire des religions qui se sont installées dans l'espace urbain de la ville, ou qui y sont commémorées. Mais son regard n'est pas seulement topique, il n'identifie pas uniquement de tels signifiants et les systématise. Il prend également en considération le « temps » de la ville et son histoire. Son regard adopte alors une perspective dynamique sur les longues durées. L'ensemble donne à son article une double valeur, celle du témoignage et celle du message que transmet, dans sa chair pourrait-on dire, la capitale libanaise. Paradigme de la ville ouverte par excellence, Beyrouth demeure imperméable dans ses toponymes à toute homogénéisation, à toute « épuration ». Elle conserve dans ses rues et ses places, en dépit des aléas de l'actualité violente, la mémoire du vivre-ensemble libanais. - NDLR

*Il est impossible de parler des relations
islamo-chrétiennes en se basant uniquement
sur les textes religieux (Georges Massouh)*

Les noms de lieux officiels, c'est-à-dire formalisés sur une carte par le pouvoir politique, révèlent une histoire « sans vilains ». Par exemple, il est impossible de trouver une « rue Hitler » en France : le vilain de la

narration n'est pas commémoré et n'a aucun « droit à la carte ». Dans cet article nous verrons comment l'histoire du christianisme et l'histoire de l'islam sont exposées dans les noms de lieux de la ville de Beyrouth, supposée représenter toute la diversité libanaise.

LA TOPONYMIE EN TANT QUE RÉVÉLATEUR POLITIQUE

Quel est le point commun entre Dimitri de Thessalonique, martyr romain chrétien, Justinien, empereur romain, Nazareth, ville en Terre sainte, Omar ibn al Khattab, deuxième calife de l'islam, Saladin, sultan et combattant contre les Croisés, les Chevaliers du Temple, ordre militaire des Croisades, Cornelius Van Dyck, missionnaire protestant au Proche-Orient, et le pape Jean-Paul II ? Tous ont des voies portant leurs noms à Beyrouth.

Notre propos a pour fil directeur la définition de l'image par Jean Damascène que rapporte Basile de Césarée : « Comme le dit ce savant la vénération de l'image va à son modèle » (Jean Damascène, 1966). Dans la perspective théorisée par Théodore le Studite et plus tard par Paul Evdokimov (Evdokimov, 1997, 52), nous considérons les toponymes comme des « icônes » de leurs prototypes. Quand nous disons que saint Louis a sa rue Saint-Louis ou que la ville de Nazareth a son quartier Nasra [Nazareth] à Beyrouth, nous parlons des noms de Louis IX de France et de la ville de Nazareth de la Terre sainte, mis en scène sur la carte de Beyrouth en tant qu'« icônes » du roi français et de la ville de Jésus-Christ.

Nous tenons à dire que nous étudions les noms de lieux officiels, tels qu'ils sont présents sur les cartes de la ville, et non les noms de lieux vernaculaires, abondants à Beyrouth¹. Nous cherchons le politique dans le toponymique : comment ce pouvoir politique installé à Beyrouth, depuis bientôt un siècle, écrit sa carte ? Le Pacte national de 1943 essaie de créer un équilibre entre un « Occident » et un « Orient », compris comme « chrétienté » et « islam » selon les propos de Georges Naccache dans son article *Deux Négations ne font pas une Nation*, en 1949. Nous présentons les noms de lieux liés à l'histoire du christianisme, mondial comme local, puis ceux de l'islam, mondial et local.

LA TOPONYMIE BEYROUTHINE : UNE INTRODUCTION

Cette étude prend en compte les noms de voies, noms de jardins, et noms de quartiers. Beyrouth en compte quelque 1200 toponymes écrits sur ses cartes. Selon l'historienne May Davie, le plus vieux des

¹ Nous tenons à différencier entre « toponyme » et « inscription toponymique ». Un toponyme est le nom d'un lieu. L'inscription toponymique est un toponyme « formalisé » sur une carte et approuvé par le pouvoir politique.

toponymes beyrouthins, encore présent sur la carte aujourd'hui, serait Mar Elias Btina, existant depuis le IV^e siècle ap. J.-C. (ARPOA, 2016). Notre lecture couvre les nouveaux toponymes jusqu'à la mi-2017.

Pendant l'ère ottomane tardive (1800-1918), les toponymes commémoratifs commencent à apparaître à Beyrouth : par exemple le quartier Majidiyé porte le nom de la mosquée éponyme, à son tour en honneur au calife ottoman Abdülmajid I (1823-1861), qui proclama l'important rescrit impérial des Tanzimat² (1839). Mais il faut attendre l'année 1920 et l'ère du Mandat pour que les noms de lieux commémoratifs soient massivement ajoutés sur la carte : les autorités françaises, dès le tout début du Mandat, commencent à réécrire la carte de Beyrouth et ajouter les noms des généraux et militaires français et britannique ayant participé à la chute de l'Empire ottoman au Levant : les rues Gouraud, Foch, et Allenby datent de 1920. Il y avait même une rue Maréchal Pétain au centre-ville, rebaptisée rue France après la Deuxième Guerre mondiale. En même temps, plusieurs voies ont été baptisées aux noms des saints français : les rues Saint-Louis et Jeanne d'Arc par exemple.

A l'encontre de Damas et de Jérusalem, les deux ayant subi une « épuration toponymique » après la fin des Mandats français et britannique, il n'y a pas eu de changements majeurs et de ruptures avec les cartes du Mandat : ce fait explique la présence prononcée des généraux sur la carte. Sur la suggestion d'un notable d'une famille ou d'une communauté, le Conseil municipal de Beyrouth accepte de commémorer une personnalité et lui attribue une voie ou un jardin en ville. Cette décision doit être approuvée par le ministère de l'Intérieur et qui garde, depuis le temps du Mandat français, un pouvoir discrétionnaire sur les cartes.

Les deux grandes religions du Liban participent à l'écriture de la carte de sa ville capitale : saints, conquérants et hommes du clergé ont des voies qui portent leurs noms. Nous les explorons : noms de lieux liés au christianisme, puis ceux liés à l'islam. Ensuite nous présenterons les résultats de nos observations. Les cartes que nous reproduisons, ci-après, sont suffisamment éloquentes en ce qu'elles montrent l'imbrication des toponymes et de la démographie communautaire aussi bien dans le secteur Est (plutôt chrétien) qu'Ouest (plutôt musulman) de Beyrouth.

² Le firman des Tanzimat de 1839, ou *Khatti Humayun de Gülhane*, inaugure l'ère des grandes réformes institutionnelles ottomanes. Il met fin au système de la *dhimma*, octroie la citoyenneté ottomane à tous les sujets de l'Empire des Osmanli et leur garantit leurs droits. Il sera complété par le firman de 1856, ou *Khatti Sherif des Islahat*, qui, entre autres, confère aux communautés non musulmanes le statut de personne morale de droit public - NDLR

LE CHRISTIANISME A BEYROUTH

Le christianisme libanais est intrinsèquement lié au culte de plusieurs saints et à la présence notoire tant de monasticisme que de tradition cléricale. D'abord, nous explorons les noms des saints présents sur la carte de Beyrouth, puis nous continuons avec le clergé, les ordres religieux, et les missionnaires.

Une sainte toponymie de Beyrouth

Nous avons cartographié tout nom et toute référence à une personne « physique³ » considérée sainte par une ou plus des confessions chrétiennes présentes à Beyrouth. Comme nous le voyons sur la carte, les toponymes liés au christianisme sont majoritaires à l'Est de la ville, mais néanmoins présents partout et dans presque tous les secteurs.

Les théonymes

Commençons par les théonymes, toponymes des divinités ou faisant référence à des divinités. Le quartier Yassouïyé se trouve au sud du centre-ville et porte le nom populaire de l'Université Saint-Joseph des Jésuites à Beyrouth, qui renvoie à son tour à Jésus-Christ. Le quartier Hôtel-Dieu et rue Hôtel-Dieu portent le nom de l'hôpital Hôtel-Dieu de France, propriété de la France et géré par l'USJ. Une rue Mkhallisiyyé dans le quartier Mar Maroun porte le nom des moines salvatoriens grecs-catholiques (au nom de Jésus Saint-Sauveur). Et une rue Deir El Moukhalles porte le nom du monastère El Moukhalles [du Saint-Sauveur] des grecs-catholiques. Il nous reste la rue du Bon Pasteur, au nom de l'école éponyme.

Toponymes bibliques

Marie, mère de Jésus, est présente aussi *via* plusieurs toponymes. Rue [Notre-Dame de] Saïdnaya, rue Saydé [Notre-Dame], rue [Notre-Dame de] Balamand, rue Notre-Dame du Liban, rue Wardieh, place Wardieh [Notre-Dame du Rosaire] et rue Sainte-Famille la représentent sur la carte de Beyrouth. Le nom de Marie est suggéré, par le cheikh juge Mohamed Nokkari de Beyrouth, pour « représenter l'union islamo-chrétienne » par le biais d'un « centre marial » et en baptisant une des grandes places de Beyrouth « place Marie » (ANNAHAR, 2018).

Il est à noter qu'un seul toponyme beyrouthin se rapporte à la confession juive du Liban et renvoie à la Bible. La rue de l'Alliance, au centre-ville, porte en fait le nom de l'École de l'Alliance Israélite Universelle, un nom renvoyant sans doute au sens biblique du mot « Alliance ». Fondée par le rabbin alépin Zaki Cohen en 1879, elle a connu

³ Quatre toponymes beyrouthins renvoient à saint Michel l'Archange ; est-il une « personne physique » ?

un succès dans les années 1960 avec plus de 1200 élèves. L'Alliance a fermé ses portes en 1975, mais le toponyme est toujours présent. La Bible, cependant, trouve ses références dans les toponymes des établissements de la confession protestante. Les toponymes comme « Rue de l'école évangélique », « Rue des Frères évangéliques », et le « Jardin de l'église évangélique » reflètent tous l'attachement à la *Sola Scriptura* (par l'Écriture seule), principe théologique si cher aux Églises et communautés issues de la Réforme protestante. Curieusement, la rue El Bachir, portant le même nom que le journal jésuite, se situe également dans la tradition biblique. Conformément aux usages des chrétiens arabophones, le « El Bachir » est le porteur de la Bonne Nouvelle (celui qui annonce l'Évangile) ou le Messager de Dieu (l'Archange Gabriel). D'ailleurs, la Terre sainte est présente dans des noms de lieux⁴ : la place El Quds⁵, le secteur Nasra [Nazareth] (au nom des Dames de Nazareth) et rue Bethléem écrivent les trois villes saintes de la chrétienté sur la carte de Beyrouth.

Deux noms de lieux relèvent d'un personnage biblique populaire au Liban : Élie le Tishbite, « Mar Elias ». Plusieurs églises lui sont consacrées à Beyrouth. La rue Mar Elias est une voie importante et un *souk* de la partie Ouest de la ville, menant au cimetière Mar Elias Btina des grecs-orthodoxes, autour de l'église éponyme qui donne son nom au quartier Mar Elias. Dans le quartier de Nasra et à cheval entre les cimetières chrétiens et l'USJ, la rue des Anbiya [Prophètes] honore les figures bibliques des prophètes.

Toponymes de saints de l'Église universelle

La baie Saint-Georges de Beyrouth est traditionnellement le lieu où le saint patron de Beyrouth, Georges de Lydda (†303), officier de l'Armée impériale romaine, aurait tué le dragon, avant son martyre. Une ancienne église, aujourd'hui la mosquée Khodr, rappelle cette légende et donne son nom aux quartiers Khodr et rue Khodr. Il y a curieusement la rue du Dragon [Al Tannine] dans ce quartier. Cette habitude beyrouthine de commémorer le « héros » et le « vilain » de l'histoire ne se réduit pas aux personnes physiques mais s'étend aussi au domaine légendaire comme dans le cas du dragon de Georges voire encore au domaine historique. Ainsi, par exemple, si la place des Martyrs (*chouhada*) et plusieurs voies de la ville rappellent les nationalistes pendus à Beyrouth et à Damas le 6 mai 1916 sur l'ordre de Djamal Pacha, la rue Azmi Bey par contre évoque le wali ottoman chargé d'exécuter la sentence.

4 La cathédrale de Beyrouth, Saint-Georges des grecs-orthodoxes, s'appelait l'Anastasis [la Résurrection] dans le temps, une des plus vieilles commémorations du Saint-Sépulcre dans l'histoire.

5 Sur les cartes de la Municipalité, la place El Quds est appelé ainsi en français. Dans les vieilles cartes, elle s'appelait « place de Jérusalem ».

Un autre citoyen romain contemporain de Georges de Lydda, Saint-Nicolas de Myre en Lycie (†345), est l'objet d'une grande vénération qui se reflète par la toponymie qui lui est consacrée. L'église Saint-Nicolas donne son nom au quartier Saint-Nicolas dans la partie Est de la ville, ainsi qu'aux escaliers Saint-Nicolas, rue Saint-Nicolas et jardin Saint-Nicolas. La tradition locale surnomme *haji Nqoula* (pèlerin Nicolas) quiconque s'appelle Nicolas, et célèbre avec éclat sa fête onomastique le 6 décembre.

Un autre militaire romain mort pour sa foi chrétienne et vénéré comme martyr, Démétrios [Dimitri le Myroblite] de Thessalonique (†306), « Mar Mitr », jouit d'une certaine popularité dans la capitale libanaise : le quartier Mar Mitr tire son nom du cimetière Mar Mitr de l'église paroissiale éponyme. La rue Mar Mitr s'étend dans ce quartier et ajoute à l'empreinte toponymique de ce saint romain.

Saint Michel l'Archange, une autre figure biblique, occupe une bonne place dans la toponymie beyrouthine : l'église Saint-Michel des maronites, construite en 1831, a donné son nom à la rue Mar Mikhael, et depuis le temps du Mandat français à son secteur Mar Mikhael, même si ce toponyme a été considéré comme « étranger » par la population autochtone (DAVIE, 1996, 28). Une rue Knisset Mar Mikhael [église Saint-Michel] des grecs-orthodoxes, dans le quartier de Mazraa, tire son nom de l'église des Saints Michel et Gabriel.

Autres hagiotoponymes

D'autres figures, issues des synaxaires et des martyrologues, participent à cette sanctification de la ville par les noms de lieux. Les Apôtres sont présents par la rue des saints Pierre et Paul et par la rue Jean l'Évangéliste. Il existe une rue Ibn Sarjoun, qui commémore saint Jean Damascène, né Mansour [Vincent] ibn Sarjoun [fils de Sergios], Père de l'Église et théologien célèbre (†750).

La rue des Trois Docteurs prend le nom de l'école éponyme, en honneur aux trois saints théologiens, les docteurs universels de l'Église de l'Empire Romain d'Orient : Jean Chrysostome (†407), Basile le Grand (†379) et Grégoire de Nazianze (†391). Une rue Justinien, entre les quartiers Joublatt et Aïn el-Mreissé, porte le nom de l'empereur romain d'Orient éponyme, qui joua un rôle important dans l'histoire de Beyrouth⁶. Cet empereur est « Saint Justinien le Grand » dans les Églises d'Orient. Cette rue apparaît sur les cartes avant 1936. La puissance mandataire avait apparemment et curieusement jugé Justinien si important pour Beyrouth qu'elle lui a trouvé une place en débaptisant

⁶ Dans la Collection des Lois de Justinien Beyrouth est qualifié de *nutrix legum*, mère nourricière des lois, une phrase devenue devise de la ville.

la plus grande partie de l'ancienne rue de la République comme le montrent les deux cartes suivantes, l'une de 1922 et l'autre de 1936.



L'ajout de la rue Justinien : à gauche, un détail de la carte de Beyrouth de 1922 ; à droite : la carte de 1936. «Rue Justinien» remplace «rue de la République».

Toponymes de la tradition maronite

Le quartier Mar Maroun et la rue Mar Maroun tirent leur nom de l'église Saint-Maroun, construite en 1875 au nom de Saint-Maroun l'ermite, moine hypèthre de Cyrrestique (†410). La rue Mar Antonios [Saint-Antoine] s'étend à proximité et commémore les deux Antoine vénérés par les chrétiens du Liban, Antoine d'Égypte (†395) et Antoine de Padoue (†1231).

Une rue Saint-Charbel commémore le saint maronite éponyme, dont le monastère à Annaya, dans l'arrière pays montagneux de Jbeil (Byblos), est un lieu de pèlerinage populaire. Une petite rue des Frères Massabki honore la mémoire de trois frères maronites de Damas, tués pour leur christianisme durant la guerre civile de 1860 et canonisés par l'Église maronite au titre de martyrs. Deux autres personnages, particulièrement vénérés par cette église, ont également leurs noms en ville : les rue Étienne [Estephan] Douaihy et la rue Père Yaacoub commémorent respectivement le patriarche Étienne [Estephan] Douaihy (†1704), ainsi que le Père Yaacoub Haddad (†1954). Le premier est proclamé « Serviteur de Dieu » ; quant au second il est vénéré comme « Bienheureux ».

Quant au quartier de Hikmeh [Sagesse], il tire son nom de l'école de la Sagesse, ouverte en 1875 par Mgr Youssef Debs, alors archevêque maronite de Beyrouth qui deviendra « la première des Facultés de Droit au Liban et dans toute la région arabe ; elle a été fondée à la suite d'un édit de la Sublime Porte ottomane » (Sagesse, n.d). Elle donne son nom à la rue Hikmeh et à l'avenue Hikmeh [Sagesse]. Bien que maronite, ce nom tiré de l'œuvre épistolaire de Paul l'Apôtre (1Corinthiens, 1) reflète une théologie de « sagesse divine » enracinée dans l'Orient chrétien. Le nom de Sainte-Sophie (Hagia Sofia), la *Grande-Eglise*, basilique

impériale et cathédrale de Constantinople (Nouvelle-Rome), s'ancre dans cette tradition.

Toponymes de France et d'ailleurs

La France est présente par quatre noms de saints : la rue Saint-Louis constitue la continuité de la rue Mar Mitr [Saint-Dimitri] et commémore le roi et croisé Louis IX de France (†1270). Dans le cœur du quartier de Hamra, la rue Jeanne d'Arc évoque cette deuxième⁷ sainte patronne militaire de France (†1453). Les rue Mar Mansour et rue Marguerite-Marie sont aux noms des saints Vincent de Paul (†1660) et Marguerite-Marie Alacoque (†1690). Sur la façade maritime du centre-ville se trouve la place Jean-Paul II (†2005) en mémoire de la messe qui y fut célébrée en 1997. Depuis 2015 il est Saint Jean-Paul II. Beyrouth a aussi une rue portant le nom d'un ethnomartyr arménien : la rue Saint-Vartan est en honneur au prince Vartan II Mamikonian (†451), martyr des Nation et Église arméniennes. Cette rue se trouve dans une zone où les réfugiés arméniens se sont installés à la suite du génocide.

Enfin, et selon l'écrivain Georges Nassif, le nom de la rue El Mama, dans le quartier de Tallet el Khayat, ne viendrait pas du surnom de l'éducatrice Maria Cherkasova mais de celui d'Alexandra Feodorovna (†1918), dernière impératrice de Russie. Cela ferait de ce toponyme un hagiotopeyme puisqu'Alexandra Feodorovna est une sainte et martyre de l'Église orthodoxe russe.

Le Beyrouth du clergé et des ordres religieux

Nous sommes conscients du fait que l'histoire du christianisme ne se réduit pas à celle de la hiérarchie des magistères de l'Église ou de ses ordres religieux. Nous faisons cependant le choix délibéré d'exposer d'abord les toponymes beyrouthins portant les noms de membres du clergé, suivis de ceux qui renvoient aux ordres religieux et aux communautés monastiques.

Nous avons déjà exposé les saints chrétiens de l'Église universelle à Beyrouth. Nous pouvons y ajouter une personnalité de dimension internationale: la place Benoît XVI est le nouveau nom de la place du Musée. Elle commémore la visite du souverain pontife à Beyrouth en 2012. En somme, les noms de trois papes sont formellement inscrits dans la toponymie de Beyrouth : Saint Pierre, Saint Jean-Paul II et sa Sainteté Benoît XVI.

⁷ La première patronne de la France est Sainte Pétronille, fille présumée de Saint Pierre, comme la France est fille aînée de l'Église catholique. A partir de la révision du procès de Jeanne d'Arc, cette dernière fut proclamée patronne de la France en remplacement de Pétronille. - NDLR

Selon nos observations, les noms des membres du clergé, maronites et grecs-orthodoxes, sont majoritaires sur la carte, aux côtés de ceux d'autres juridictions chrétiennes officiellement reconnues par le Liban.

Toponymes ecclésiastiques maronites

L'avenue du patriarche Hoyek occupe une place prééminente au centre-ville : qualifié d'« homme providentiel » et « père du Grand-Liban » par le patriarche Raï, il est plausible de supposer que le rôle politique exceptionnel de Hoyek lui ait valu une avenue importante au centre-ville. Une rue patriarche Arida commémore le successeur de Hoyek. Depuis la fin 2016, le jardin de la Karantina est rebaptisé jardin du patriarche Meouchy. Et depuis quelques années le jardin du Musée est rebaptisé jardin du patriarche Sfeir. Parmi les patriarches du XX^e siècle, il est intéressant de remarquer l'absence d'une commémoration de Mgr Khoreiche sur la carte beyrouthine. Les patriarches Étienne Douaihy (†1704), Youssef Hobeiche (†1845) et Boulos Massad (†1890) ont eux aussi des voies à leurs noms. Trois autres prélats, archevêques de Beyrouth (et politiquement « controversés »), sont présents par leurs rues : Tobia Aoun (†1871), Boutros Chebli (†1917) et Ignace Moubarac (†1958). Parmi ces trois, Chebli est considéré *chahid* (martyr) de la Nation. Un prêtre et homme politique maronite se voit commémoré également : rue khouri Youssef Hayek est au nom du prêtre Youssef Hayek de Sin el Fil (†1915), un des fondateurs de la Municipalité de Sin el Fil, exécuté lui aussi en 1916 et un des martyrs (*chouhada*) du Liban.

La rue Notre-Dame du Liban est au nom de l'édifice de Notre-Dame à Harissa, géré par les Missionnaires libanais maronites. Nous avons déjà parcouru la rue Saint-Charbel, au nom du moine-ermite très connu de l'Église maronite.

Toponymes ecclésiastiques grecs-orthodoxes

Les figures religieuses grecques-orthodoxes ne manquent pas dans cette toponymie. La rue Gregorios Haddad est une voie principale du quartier Mazraa. Elle porte le nom du patriarche orthodoxe d'Antioche, Grégoire Georges Haddad (†1928), qui fut à la fois très populaire, parmi les chrétiens et les musulmans durant la Première Guerre Mondiale, et un opposant déclaré du Mandat français à la fin du conflit. Une petite voie à l'Est de la ville porte le nom de rue patriarche Alexandros Tahhan, du nom du patriarche éponyme (†1958), un Damascène de naissance. Des rues proches portent les noms de rue archevêque Ghofraiel [Chatila], rue archevêque [Gerasimos] Messarra et rue archevêque [Athanasius] Atallah. Chatila (†1900) est un Damascène de naissance, Messarra (†1958) est originaire de Lattaquié. Atallah (†1923), né à Choueifète près de Beyrouth, était archevêque de Homs en Syrie. Enfin, il existe un jardin Elias Audi, toujours en projet, du nom de l'actuel métropolitain de

Beyrouth. La rue de l'Archevêché orthodoxe confirme cet archidiocèse, la plus ancienne des instances chrétiennes de la ville, sur la carte.

La vie monastique au sein de l'Église grecque-orthodoxe du Patriarcat d'Antioche est présente *via* deux noms de rues : les rues Notre-Dame de Saïdnaya et rue Balamand. Ces deux institutions de moniales (Saïdnaya) et de moines (Balamand) ont joué un rôle crucial dans l'histoire de cette Église, ce qui nous permet de comprendre leur présence sur la carte de Beyrouth. Une moniale locale est commémorée: la rue Mariam Jeahchan (†1923) éponyme de la fondatrice de l'établissement caritatif qui donne son nom à la rue Zahrat al-Ihsan, toutes deux situées dans le secteur de Mar Mitr.

Toponymes d'autres traditions

La ville commémore plusieurs prélats des autres juridictions chrétiennes : la rue Catholicos Zareh, dans une zone de l'Est de la ville est peuplée d'une communauté arménienne importante. Elle est éponyme de Zareh Payaslian (†1963), originaire de Marash et intronisé Catholicos de Cilicie. Dans le secteur de Wata el Mousaytbe, la rue du patriarche Ephrem Barsoum commémore Ignatius Ephrem Barsoum (†1957), originaire de Mossoul et patriarche syriaque-orthodoxe. Un autre haut dignitaire ecclésiastique, originaire lui aussi de Mossoul, a sa rue à Beyrouth. Dans le secteur Hôtel-Dieu, l'avenue Cardinal Tabbouni commémore Ignatius Gabriel Tabbouni (†1968), patriarche syriaque-catholique et cardinal de l'Église romaine. Son siège beyrouthin donne encore son nom à une voie du secteur de Bachoura : la rue du Patriarcat syriaque.

Toponymes jésuites et latins

Plusieurs rues beyrouthines portent les noms des membres de la Compagnie de Jésus (Jésuites), dont la présence est liée à celle de l'Université Saint-Joseph : rue Belot, au nom de Jean-Baptiste Belot s.j. (1822-1904), auteur d'un dictionnaire arabo-français ; rue Chanteur, commémorant Claudius Chanteur s.j. (†1949) ; rue Jean Ducruet, au nom de Jean Ducruet s.j. (†2010) ; rue Lammens, commémorant le père Henri Lammens s.j. (†1937) ; rue Monnot, en l'honneur d'Ambroise Monnot s.j. (†1898) ; rue Antoun [Antoine] Salhani au nom du Père Antoun Abdallah Salhani s.j. (†1941). Une seule voie porte le nom d'un dominicain : la rue Lebret commémore le père Louis-Joseph Lebret OP (†1966). Nous avons déjà rencontré les noms des secteurs Nasra [Nazareth], Hôtel-Dieu et Yassouiyé, tous enracinés dans les noms d'ordres religieux « latins » installés à Beyrouth durant le XIX^e siècle. Nous pouvons y ajouter celui du jardin des Jésuites et de la rue Azariyé [Lazaristes] à Bachoura. Les ordres religieux ont une empreinte confirmée sur la carte de Beyrouth.

La présence grecque-catholique

Il est intéressant de relever l'absence des prélats grecs-catholiques d'après notre étude. Un seul prêtre de cette Église y est présent : en 1950, Louis Massignon (†1962), un des orientalistes les plus connus de la France et du monde, fut ordonné prêtre grec-catholique. À Beyrouth, il a sa rue Louis Massignon, dans le secteur de Snoubra.

Au sud du centre-ville s'étend le quartier Batrakiyé [Patriarcat], autour de la rue Batrakiyé. Les deux noms émanent de la présence de l'École patriarcale grecque-catholique, un établissement scolaire fondé en 1865 et devenu une des écoles les plus importantes de la ville. Nous pouvons ajouter deux noms de lieux déjà rencontrés plus haut : la rue Deir el Moukhalles et la rue Mkhallisiyyé, dans le nord-est de Beyrouth. Leurs noms se rapportent au monastère du Saint-Sauveur à Joun, berceau de l'Ordre basilien salvatorien, et dont le rôle dans l'histoire du Patriarcat grec-catholique a été crucial.

Du côté du Protestantisme

L'histoire du protestantisme⁸ au Proche-Orient est, elle aussi, largement écrite dans les noms de lieux à Beyrouth. Ces noms sont concentrés autour du secteur de Jami'a [Université], sur la façade maritime nord-ouest de la ville. Bien qu'elle soit d'administration laïque aujourd'hui, l'université américaine de Beyrouth [AUB ou *American University of Beirut*] prend ses racines dans l'établissement fondé par des missionnaires protestants sous le nom du Syrian Protestant College, en 1866. La Rue Bliss commémore d'ailleurs son fondateur Daniel Bliss (†1916), missionnaire américain. Une autre rue Bayard Dodge est au nom de la personne éponyme (†1972) petit-fils de Daniel Bliss et président de l'AUB. D'autres missionnaires sont commémorés aux alentours : la rue George Post porte le nom de George Edward Post (†1909), professeur de médecine et botaniste, lui aussi missionnaire et auteur d'un dictionnaire sur la Bible et sa traduction en arabe par les missionnaires. La rue Van Dyck rend hommage à Cornelius Van Allen Van Dyck (†1895), médecin, missionnaire et un des traducteurs de la Bible en langue arabe moderne. Sa version de 1865, réalisée en collaboration avec son collègue Eli Smith, est connue sous le nom de « The Van Dyck-Smith Bible » ; elle demeure très populaire parmi les chrétiens arabophones.

Nous avons déjà évoqué les noms des rues « de l'église évangélique », « de l'école évangélique », « des Frères évangéliques », ainsi que le jardin de l'église évangélique, qui sont issus de différentes dénominations réformées, installées au Proche-Orient durant le XIX^e siècle.

⁸ Au Liban, le terme « protestant » désigne plusieurs Églises et communautés chrétiennes différentes : Presbytériens, Luthériens, Quakers, et Baptistes, entre autres.

Il nous reste enfin deux toponymes signifiants pour nos propos : dans le secteur de Ras Beyrouth, la rue des Chevaliers du Temple prend le nom de l'ordre croisé monastique éponyme, créé en 1119 lors des Croisades, et aboli en 1312 par le pape Clément V. Malgré cette dissolution, les Templiers ont encore leur rue à Beyrouth. Quant à la rue Rihbane [des Moines], elle honore toute la vie monastique présente au Liban.

Nous avons parcouru l'histoire du christianisme, tant universel que local, telle qu'elle est écrite sur la carte de Beyrouth. Voyons maintenant comment la capitale libanaise écrit l'histoire de l'islam sur sa carte.

BEYROUTH ET L'HISTOIRE DE L'ISLAM

Les différentes confessions de l'islam acceptent une certaine sainteté pour la famille de Muhamad et ses descendants, les *Ahl al-Bayt*, les gens de la Maison de Muhamad, mentionnés dans le Coran⁹. Dans un premier temps, Nous recenserons leurs toponymes sur la carte de Beyrouth. Nous chercherons aussi les *sahaba*, ou compagnons du prophète, les *fatihoun* (conquérants), les califes et les figures marquantes de l'histoire de l'islam. Nous compléterons par les imams, les soufis et les fondateurs d'écoles historiques de jurisprudence. Dans un deuxième temps nous explorerons les noms de muftis et de cheikhs locaux ainsi que leurs œuvres.

Selon notre cartographie, les toponymes liés à l'histoire de l'islam sont tous présents à l'Ouest de la ville, à l'exception de « Khodr », situé au nord-est.

Le Beyrouth des Ahl Al-Bayt, des sahaba et des conquérants

Lignée du prophète et califes

Fatima (†632), fille du prophète Muhamad, par laquelle passe obligatoirement toute généalogie descendante du fondateur de l'islam, a sa petite rue Fatima el Zahra à côté de Dar el Fatwa. Khadija (†619), première des épouses de Mahomet et mère de Fatima, a sa rue Khadija el Kubra [la Grande] dans le quartier du Malaab [Stade]. Le mari de Fatima, quatrième calife, et gendre du prophète, Ali bin abi Taleb (†661), a sa rue Ali bin abi Taleb dans le quartier voisin de Moussaitbé. Leurs deux fils, Hassan (†669) et Hussein (†680) ont une rue Hussein dans le quartier Qoreïtem et une rue Hassanein [Deux Hassan] dans le quartier Tarik el Jdidé. Jaafar el Sadek (†765), le sixième imam chiite de la lignée des *Ahl Al-Bayt*, a une toute petite rue Jaafar el Sadek dans le

⁹ Dans le Coran, la Sourate des Alliés [al Ahzab], verset 33 : « Allah ne veut que vous débarrasser de toute souillure, ô gens de la Maison [de Mahomet], et veut vous purifier pleinement ».

quartier du Port. Enfin la rue El Azhar porte le nom de la prestigieuse mosquée du Caire éponyme qui honore à son tour Fatima el Zahra.

Les premiers califes ont tous leurs toponymes beyrouthins. Les trois premiers, Abu Bakr (†634), Omar ibn al Khattab (†644) et Othman ibn Affan (†656) ont respectivement une rue Abu Bakr el Siddiq, une rue Omar ibn el Khattab ainsi qu'une rue Othman bin Affan. Les deux premières sont dans les quartiers de Moussaitbé et de Batrakiyeh. Quant à la troisième, elle s'étend sur cinq quartiers. Nous avons déjà vu le quatrième des califes, Ali bin Abi Taleb (voir plus haut). Ces quatre premiers califes ont ensemble leur rue des Rashidûn [Bien-Guidés]. La dynastie des Omeyyades qui a fourni quatorze califes à Damas (661-750) et plusieurs autres en Andalousie (756-1031), a sa rue des Omeyyades au quartier de Sanayeh. Et le premier des califes omeyyades, Mouawiya ibn abi Soufiâne (†680), a sa rue Mouawiya entre les quartiers Tallet el Khayat et Wata el Mousaytbe. Il nous reste aussi une rue Abdel Aziz à Hamra, portant le nom d'Omar ibn Abdel Aziz (†720), connu pour son sens de la justice et surnommé « le cinquième des *Rashidûn* ». Deux autres califes sont également présents en ville. La rue Haroun el Rachid, dans le secteur de Basta el Tahta, est en honneur au cinquième calife abbasside (†809) dont le règne est considéré comme l'apogée de cette dynastie. Le secteur Majidiyé, quant à lui, tire son nom de la mosquée s'y trouvant et qui honore le sultan ottoman Abdulmajid 1^{er} (†1861), instaurateur des *Tanzimat*, le décret des grandes réformes ottomanes (1839).

Les conquérants et les « sahaba »

Plusieurs *sahaba* (compagnons du prophète) et conquérants sont eux aussi bien visibles dans la toponymie beyrouthine. Khalid ibn al Walid (†642), *sahabi* et un des plus célèbres conquérants de la Mésopotamie perse et de la Syrie romaine, a sa rue Khalid bin al Walid, dans le quartier de Qoreïtem. Une autre petite rue Amr ibn al Aas (†664) traverse les quartiers Basta Tahta et Ras el Nabaa ; elle commémore le compagnon d'armes de Khalid ibn al Walid qui deviendra, par la suite, le conquérant de l'Égypte romaine. Deux voies portant les noms de rue Tarik ibn Ziad et rue Moussa ibn Nousseir, conquérants de l'Hispanie wisigothique et fondateurs de l'Andalousie (†750 ; †716, respectivement), se trouvent dans les quartiers Dar el Fatwa/Zarif et Wata al Mousaytbe. La rue al Andalus [Andalousie] commémore leurs conquêtes ibériques, souvent qualifiées de « paradis perdu de l'islam ». La rue Saladin, honore à Ras Beyrouth le grand sultan ayyoubide du temps des Croisades (†1193). Quant à la rue Hattin, elle est éponyme de la célèbre bataille livrée par le grand sultan et se trouve dans le quartier de Tarik el Jedidé.

Les jurisconsultes

Trois des quatre imams des écoles de *fiqh* [jurisprudence] musulmanes sunnites (les *madhhab*) ont leurs rues à Beyrouth, autour de Dar el Fatwa : Abu Hanifa (†767), fondateur de l'école hanafite, a sa rue Imam Abu Hanifa ; Chafihî (†820), fondateur du chafihisme, a sa rue Imam Chafihî ; et Ibn Hanbal (†855), fondateur du hanbalisme, a sa rue Imam Ibn Hanbal. D'autres imams et jurisconsultes sont également représentés à Beyrouth par leur noms : la rue Ibn Rushd [Averroès] se trouve à Dar el Fatwa ; elle porte le nom du grand philosophe et jurisconsulte cordouan andalou éponyme (†1198). Il existe également une rue Ouzai, en hommage à l'imam éponyme (†774), célèbre habitant de Beyrouth et fondateur d'une école juridique/*madhhab* maintenant disparue, ayant été assimilée par le malikisme.

La rue cheikh Mouhieddine Ibn al Arabi, dans le secteur de Basta Faouqa, commémore la personne éponyme, originaire de Murcie en Andalousie, habitant de Damas (†1240), un des soufis les plus célèbres du monde musulman. Un autre poète soufi contemporain d'Ibn Arabi, Ibn al Farid (†1234), un Cairete de naissance et de résidence, a sa rue Ibn al Farid.

Nous avons déjà parcouru la rue et le quartier Khodr qui prennent leur nom du sanctuaire éponyme, aujourd'hui une mosquée. La rue des Anbiya [Prophètes], déjà évoquée, rend hommage aux prophètes tant vénérés dans les traditions musulmanes différentes. Nous concluons avec un soufi damascène visiteur de Beyrouth, Ibn Irraq (†1527), qui a sa place de Zawiyat Ibn Irraq au centre-ville, un des plus vieux toponymes urbains de la métropole beyrouthine.

Le Beyrouth des ulémas, des cheikhs et des instances islamiques

Visibilité du sunnisme

Les cheikhs beyrouthins, des deux écoles juridiques chafihite et hanafite, ont leurs toponymes partout dans la partie Ouest de la ville. Les muftis de Beyrouth depuis 1850, puis muftis du Liban, ont tous leurs toponymes, tout comme la pléiade de cheikhs beyrouthins dont les noms jalonnent l'Ouest de la ville.

Nombreux sont également les imams, cheikhs, et ulémas commémorés. Le secteur Tallet el Khayat, par exemple, tire son nom du cheikh Mouhieddine al Khayat (†1914), originaire de Saida et inspecteur des Makassed. Une autre rue Mustapha Naja commémore le cheikh Mustapha Mouhieddine Naja (†1932), mufti de Beyrouth que l'on voit à gauche du général Gouraud sur la photo commémorant la proclamation

du Grand-Liban le 1^{er} septembre 1920¹⁰. Les successeurs de Naja sont devenus non seulement muftis de Beyrouth mais de la République libanaise également. La rue cheikh Mohammed Alaya commémore le mufti de la République libanaise éponyme (†1967). La présence de son successeur, le mufti Hassan Khaled, assassiné vers la fin de la guerre civile (†1989), est marquée par trois toponymes importants : le jardin du mufti Hassan Khaled (non loin de Dar el Fatwa), la place du mufti martyr Hassan Khaled et l'avenue du mufti Hassan Khaled (entre les secteurs Malaab et Tarik el Jdidé). Plusieurs autres voies portent les noms de personnalités religieuses beyrouthines de confession sunnite, nous en citons quelques exemples illustratifs : place cheikh Ahmed Assaf, rue cheikh Mosbah Chbaklo, rue Abdelbasset Fakhoury, rue cheikh Mohammed El Hout, rue cheikh Ragheb Kabbani, rue cheikh Taha El Wali, rue Mufti Mouhiddine El Yafi, entre autres.

Secteur de Dar el Fatwa

Dar el Fatwa, haut lieu de référence de la confession sunnite de Beyrouth puis de la République libanaise, a ses secteurs Dar el Fatwa et rue Dar el Fatwa. Nous avons déjà évoqué la rue Al Azhar sise dans le même secteur où le nom de la rue Aïcha Bakkar a une connotation spéciale, étant utilisé en métonymie pour Dar el Fatwa et d'autres instances de la confession sunnite du Liban. Elle prend le nom de la mosquée éponyme, construite par Aïcha Agha Sidani, épouse de Mohamed Bakkar. Ailleurs, l'organisation caritative des Makassed, fondée par des notables locaux sunnites, donne son nom à la place des Makassed (Barbir) et à la rue de l'hôpital des Makassed, dans le secteur de Malaab. À côté, la rue de l'Orphelinat islamique prend son nom de cette organisation caritative fondée par des Beyrouthins et installée dans le quartier depuis 1930. Il nous reste la rue de la mosquée Omari, où se trouve la mosquée éponyme, située au centre-ville et dont le nom renvoie au deuxième calife de l'islam et de la conquête de Beyrouth, Omar ibn al Khattab.

Toponymes chiites et druzes

Les autres confessions musulmanes ont elles aussi une certaine visibilité dans les noms de lieux beyrouthins, néanmoins beaucoup moins prononcée que celle de la confession sunnite. L'exemple le plus lisible sur la carte est le secteur de Tallet el Druze [Colline des Druzes], appelé ainsi grâce aux instances de la confession druze et de son Waqf, présentes sur place. D'autres noms de voies renvoient à des religieux druzes, telles que place Mohamed Abou Chacra, qui commémore le

10 Le site *YaBeyrouth* raconte que le mufti Naja a refusé le titre « mufti du Grand-Liban » et s'est toujours contenté de rester mufti de Beyrouth, parce que ce dernier poste a émané de l'autorité de Mehmed V Rechad, Calife ottoman. Cf. <https://www.yabeyrouth.com/>

*cheikh al aql*¹¹ éponyme (†1991) ; et la rue Chebli Aryan, du nom du cheikh Chebli Ali Aryan de Rachaya (†1870), religieux et militaire.

La confession chiïte est peu présente dans les toponymes sur les cartes de Beyrouth. La rue Mohsen El Amin est au nom du cheikh Mohsen El Amin El Ameli (†1952), auteur d'ouvrages religieux importants et homme politique. Dans l'extrême sud de Beyrouth, une voie porte le nom de l'avenue de l'imam Khomeini et inscrit la mémoire de la Révolution islamique iranienne sur la carte de Beyrouth.

Le secteur Amilieh et la rue Amilieh sont au nom de l'Association de Bienfaisance Islamique Amilieh, fondée en 1923 (par Rachid Yousef Beydoun et d'autres notables de confession chiïte) puis confirmée en 1932 à Beyrouth.

TOPONYMIE ISLAMO-CHRETIENNE A BEYROUTH

Le thème religieux est fortement présent sur les cartes de la plupart des villes capitales du monde. À Rome, Athènes, Madrid, Vienne, entre autres, ce thème est l'élément le plus prononcé de la toponymie urbaine. Même dans les villes capitales des États officiellement laïcs, telles que Paris et Ankara, l'élément religieux est très présent. Pourtant, et dans toutes ces villes une seule religion prévaut et est dominante.

Au Moyen-Orient, Beyrouth est un cas unique. La carte de Damas célèbre l'histoire du Califat omeyyade et les conquêtes. La carte de Jérusalem montre la déchirure qui traverse cette ville et dont la lutte se manifeste par des conflits sur les noms de lieux. Nicosie est complètement déchirée en deux parties imperméables l'une à l'autre. Chacune célèbre ses propres traditions religieuses. Téhéran a islamisé sa carte depuis la Révolution. Cependant, la toponymie officielle de Beyrouth permet aux Chevaliers du Temps de vivre ensemble avec Saladin. Elle permet aussi à Justinien de l'Empire romain d'Orient d'avoisiner Abdülmajid I de l'Empire ottoman. Ici nous devons souligner le cas particulier de Beyrouth-Ouest, la partie de la ville située à l'ouest de la rue de Damas, à majorité démographique musulmane mais dont la toponymie révèle une certaine ouverture. L'Est de la ville, démographiquement chrétien, comprend un seul toponyme lié à l'histoire de l'islam (Khodr). Cependant, la mémoire du Christianisme, universel ou local, demeure bien présente et visiblement inscrite dans la toponymie de la ville située à l'Ouest de la rue de Damas.

¹¹ Le *Cheikh Akl des Druzes* est le premier personnage de la communauté au Liban. Il est à la tête d'une importante institution, la *Machyakaht al Akl* qui a une influence considérable - NDLR

Antoine Messarra et Hassan-Tabet Rifaat considèrent que le Pacte national a maintenant sa dimension écrite dans les documents constitutionnels qui l'ont suivi (MESSARRA ET RIFAAT, 2016). Dans cette perspective et en nous rappelant que la « cité est une mémoire organisée » (ARENDR ET CANOVAN, 1998, 198), nous pouvons dire que le Pacte non écrit a eu des conséquences écrites non seulement dans les textes constitutionnels et légaux, mais aussi dans les cartes officielles de la ville. Les « Deux Négations » sont écrites mais en affirmatif : les « Orient » et « Occident » vivent ensemble dans leur dimension religieuse et commémorative. Cette dernière serait encore plus approfondie si elle était accompagnée d'une lecture exhaustive des noms de lieux classés selon la confession.

Cette lecture que nous avons présentée permettrait de mieux comprendre l'« unicité » que représente Beyrouth : la capitale libanaise a transformé son ouverture en des noms de lieux sur la carte, ce qui révèle l'enracinement du vivre-ensemble dans les esprits de ses habitants.

Bibliographie

- Annahar. (2018). *Le juge Noquari raconte à Annahar en détail l'agression qu'il a subie [Al qadi Noquari yarwi li Annahr tafaseel al i'tida'a alayh]*. Annahar. Consulté le 3 janvier 2018 Disponible sur: <https://www.annahar.com/article/724156>
- Arendt, H., & Canovan, M. (1998). *The Human Condition* (p. 366). Chicago: University of Chicago Press.
- ARPOA. (2016). *Église Saint Élie (Mar Elias Btina) de Beyrouth*. Home. home.balamand.edu.lb. Consulté le 12 septembre 2017 Disponible sur: <http://home.balamand.edu.lb/english/ARPOA.asp?id=15491&fid=270>
- Davie, M. (1996). *Beyrouth et ses faubourgs (1840-1940)*. Beyrouth: Centre d'études et de recherches sur le Moyen-Orient contemporain.
- Evdokimov, P. (1997). *L'amour fou de Dieu* (p. 194). Paris: Editions du Seuil.
- Jean Damascène. (1966). *La Foi orthodoxe. Traduction, introduction et notes du Docteur Emmanuel Ponsoye*. Paris: Editions Cahiers Saint-Irénée.
- Messarra, A., & Rifaat, H. (2016). Qu'est-ce que le pacte national ? *L'orient-Le Jour*. <http://www.lorientlejour.com/article/1015579/quest-ce-que-le-pacte-national-.html>